Document généré le 21 avr. 2025 19:18

À bâbord !
Revue sociale et politique

La guerre des mineurs en Virginie-Occidentale
Entrevue avec Claude Vaillancourt

Isabelle Bouchard

Numéro 90, décembre 2021

URI : https://id.erudit.org/iderudit/97722ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (imprimé)
1710-2103 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bouchard, I. (2021). La guerre des mineurs en Virginie-Occidentale : entrevue avec Claude Vaillancourt. *À bâbord !*, (90), 32–34.

Tous droits réservés © Isabelle Bouchard, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ENTREVUE

LA GUERRE DES MINEURS EN VIRGINIE-OCCIDENTALE

Avec Claude Vaillancourt
Propos recueillis par Isabelle Bouchard

Dans son nouveau roman *Frères insoumis,* l'essayiste et romancier Claude Vaillancourt raconte l'histoire vraie d'une lutte syndicale épique ayant opposé, en 1921, des travailleurs des mines de la Virginie-Occidentale à une partie patronale particulièrement brutale. Nous avons discuté avec l'auteur, qui est aussi membre du collectif d'*À bâbord !*.

***À bâbord !*: La grève mise en lumière dans le roman s'est déroulée il y a exactement 100 ans. Qu'est-ce qui était au cœur de ce conflit si polarisé ?**

Claude Vaillancourt : Il s'agissait d'un enjeu beaucoup plus grand qu'on pourrait le croire à première vue. Le United Mine Workers of America (UMWA) avait réussi à syndiquer tous les mineurs au pays, sauf en Virginie-Occidentale, où les propriétaires de mines se montraient intraitables. Or, il y avait tant de charbon dans ce seul petit État qu'il pouvait combler à lui seul les besoins du pays tout entier ! Sans les travailleur·euse·s de la Virginie-Occidentale, le syndicat ne pouvait donc pas développer un rapport de force à son avantage. On comprend alors la lutte acharnée qui s'est déroulée entre propriétaires et mineurs. Les premiers avaient à leur solde une police privée, l'agence de détectives Baldwin-Felts, des durs qui traitaient cruellement les mineurs. Et ces derniers, très bien armés, n'avaient plus rien à perdre. Cela, dans un contexte où les élus étaient au service des compagnies minières. Tout était donc en place pour un conflit déchirant.

***ÀB !*: Était-on en présence d'une guerre civile, d'une guérilla ?**

C. V. : Quelques historiens ont en effet qualifié cette bataille de « guerre civile ». Chose certaine, il s'agit du plus important soulèvement armé de l'histoire des États-Unis, si on exclut la guerre de Sécession. 10 000 mineurs se sont opposés par les armes pendant une semaine entière à une armée privée de 3000 hommes, bien mieux équipés qu'eux et occupant sur le champ de bataille une position beaucoup plus avantageuse. Tout cela ressemble en effet à une guerre !

Rédition des mineurs après la bataille de Blair Mountain, 1921. Photo : Wikimedias Commons (CC-BY-4.0)

Et il ne faut pas oublier ce qui a précédé cet événement : des mineurs très mal payés et travaillant dans des conditions périlleuses ; des contrats « *yellow dog* » qu'on leur imposait et qui leur interdisaient de se syndiquer ; des *scabs* qu'on engageait en grande quantité pour remplacer les grévistes ; de nombreuses évictions, des mineurs et leurs familles chassé·e·s de leurs maisons et se retrouvant sous la tente dans des camps de misère. Les mineurs ont répliqué par du sabotage, des attaques-surprises, des échauffourées, ce qui pourrait ressembler, vu de loin, à une forme de guérilla. À la suite de tout cela, une haine se développe dans les deux camps, rendant une réconciliation quasi impossible…

L'assassinat de Sid Hatfield, chef de police de la petite ville de Matewan

(le quartier général des mineurs), a été un maillon important dans le déclenchement de la grande offensive. Ce personnage de western, tirant aussi bien de la main gauche que de la main droite, avait notamment protégé les mineurs des évictions – par ailleurs illégales. Hatfield avait organisé la défense de la ville lorsque les agents de la Baldwin-Felts avaient voulu accélérer la cadence des évictions. Il en a résulté une fusillade sanglante : sept détectives, trois habitants de la ville ainsi que le maire sont morts pendant cet échange de coups de feu. C'est ce qu'on a appelé le massacre de Matewan. Les détectives et les propriétaires de mine ont voulu se venger de cet affront : ils ont tué Sid Hatfield au grand jour, devant témoins, sans qu'aucun de ses meurtriers ne soit condamné ni même menacé d'une condamnation. Cela a évidemment soulevé de l'indignation, de la frustration et une grande colère du côté des grévistes. Il s'agissait d'une preuve flagrante qu'il n'y avait pas de justice pour eux et elles.

***ÀB !* : Quelles ont été les issues de ce conflit ?**

C. V. : La répression qui a suivi la rébellion a été très dure pour les mineurs. Ils n'ont obtenu aucun soutien, aucun appui de qui que ce soit. Ils ont subi un grand nombre de procès, ont été accusés de meurtre, de conspiration en vue de commettre un meurtre, de trahison envers l'État de Virginie-Occidentale. Des centaines de mineurs se sont retrouvés en prison. Quant aux propriétaires de mines et leurs sbires, rien ne leur a été reproché ! Cette guerre a été vue comme une grande défaite pour les mineurs.

Le UMWA a perdu un grand nombre de ses membres partout au pays. Les propriétaires ont alors eu les coudées franches, après des années de durs combats de la part des mineurs. Mais l'Histoire donnera finalement raison aux travailleurs. Leurs luttes ont eu des répercussions plus grandes qu'on le croyait alors et, dans les années 1930, sous la présidence de Roosevelt, ils seront tous syndiqués et amélioreront de façon significative leur condition. Comme

Rédition des mineurs après la bataille de Blair Mountain, 1921. Photo : Wikimedias Commons (CC-BY-4.0)

quoi les luttes ne donnent pas toujours des résultats instantanés !

***ÀB !* : Durant cette grève, les autorités gouvernementales ont notamment mis sur pied une commission d'enquête. Dans quel contexte s'est-elle déroulée et quels en ont été les résultats ?**

C. V. : Les conditions dans lesquels vivaient les mineurs en grève ont soulevé une vague d'indignation dans tout le pays. Des journalistes respectés, comme ceux du *New York Times* et de *The Nation,* ont écrit des reportages bouleversants. Au sein d'un pays prospère, en pleine expansion économique au lendemain de la Première Guerre mondiale, des gens vivaient sous la tente, dans des camps de fortune, manquant de tout, maltraités par des propriétaires de mines sans la moindre compassion. À Washington, on a donc créé une commission sur le sujet, dirigée par le sénateur républicain Hiram Johnson, plutôt sympathique aux mineurs. On a étalé au grand jour tout ce que les mineurs avaient subi. Toutefois, malgré l'écoute à laquelle ont eu droit les travailleurs, rien n'a changé par la suite. La bataille a continué comme si rien n'avait eu lieu ; elle a même pris une grande expansion : l'assassinat de Sid Hatfield a suivi de peu cette commission.

***ÀB !* : Dans le récit apparaît la figure de Mother Jones. Qui était-elle et quel a été son rôle ?**

C. V. : Mother Jones est un personnage incontournable du mouvement ouvrier à cette époque. Une sacrée militante, forte en gueule, impliquée dans tous les combats ! Aujourd'hui, il existe même une excellente revue de gauche aux États-Unis qui porte son nom. Mother Jones n'avait pas son pareil pour stimuler les ouvriers, pour les encourager à se battre, en ne se gênant pas pour les insulter. La provocation était pour elle une manière efficace de les mettre en mouvement. Elle s'habillait en grand-mère, de façon volontairement caricaturale, jouant à fond son personnage de vieille femme indignée.

Dans la bataille du mont Blair, pour une rare fois, sa participation a été critiquée par plusieurs personnes de son camp. Elle tenait absolument à éviter un conflit armé, qui provoquerait selon elle la mort de trop de mineurs – ce en quoi elle n'avait pas tort ! Mais pour arriver à ses fins, elle a menti et tenté de manipuler ses alliés, ce qui n'a pas du tout été apprécié.

***ÀB !* : Qui dirigeait les travailleurs ? Est-ce qu'il y avait un « chef » syndical, un exécutif ou les « troupes » s'auto-organisaient-elles pour déterminer leurs stratégies et leurs moyens d'action ?**

C. V. : La UMWA avait deux chefs dans la région : Frank Keeny et Fred Mooney. Deux hommes compétents et dévoués qui ont beaucoup donné pour les mineurs. Mais ils ont été dépassés par les événements. Au cœur de la bataille, ils se sont exilés en Ohio, ce qui a été très mal vu par les mineurs ! Ils étaient des chefs appréciés de manière variable, certains trouvant qu'ils agissaient bien dans des circonstances particulièrement difficiles ; d'autres les considérant trop portés à faire des compromis. Le chef de la division locale, Bill Blizzard, était beaucoup plus populaire et a pris part activement aux combats. C'est d'ailleurs avec lui que l'armée américaine, qui est intervenue pour mettre fin à la bataille, a choisi de négocier.

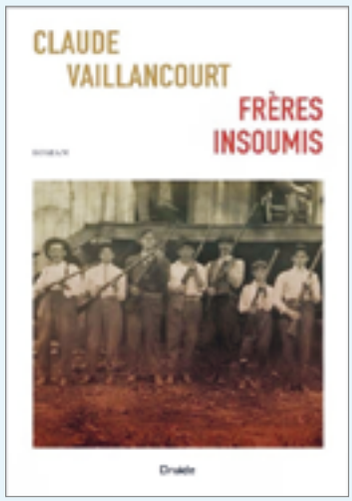
Mais ce qui importe le plus, c'est de savoir que cette révolte s'est surtout effectuée sans chef, dans un élan spontané, alors que personne n'avait d'autorité sur les autres. Les bataillons se sont formés spontanément. Chacun agissait en toute liberté, aucun général ne dirigeait les troupes. Les mineurs contrôlaient une vaste région de façon collective. Tout relevait d'eux : le transport, les mines, les écoles, les lieux publics, etc. Il s'agissait d'une ▶

expérience anarcho-syndicaliste sans le dire, très particulière et de courte durée !

***ÀB !*: Finalement, qu'est-ce qui est le plus surprenant, irrégulier ou stupéfiant dans toute cette affaire ?**

C. V. : Ce qui frappe, c'est l'absence d'État de droit dans cette région, alors qu'on a plutôt tendance à croire que les États-Unis étaient plus avancés à ce titre. Les politiciens étaient corrompus et seule régnait la loi du plus fort. Le conflit entre les mineurs et les propriétaires s'étendait à tous les niveaux : chacun faisait régner l'ordre à sa manière et il était difficile d'exercer la justice dans un tel contexte. Très peu de gens parvenaient à rester neutres ou indifférents. Le recours aux armes à feu a été aussi un élément incontournable de cette bataille. Les mineurs étaient solidement armés et le nombre de balles tirées dans ce conflit dépasse l'entendement !

On constate que la situation n'a pas tellement changé aux États-Unis, alors que les armes à feu circulent toujours en très grande quantité. Mais à cette époque, on ne craignait pas de les utiliser abondamment. Heureusement, le nombre de morts (tout de même élevé, une centaine !) n'a pas été proportionnel au nombre de coups tirés. Il n'en reste pas moins que peu de conflits syndicaux se sont déroulés dans un tel contexte, où les armes prenaient autant d'importance. àb!



FRÈRES INSOUMIS
Claude Vaillancourt, Druide, 2021, 400 p.

On pourrait dire de notre camarade et ami, comme on l'a dit de Pierre Gélinas et de Jean-Jules Richard dont il est un digne successeur, qu'il est un *romancier d'action*. L'expression manquerait de justesse si elle sous-entendait qu'un récit d'actions suffisait à lui seul à nous mener dans l'action sociale et politique. Or, la formule reste juste sur ce plan : *Frères insoumis* est une sorte de roman social d'aventure.

Le récit est haletant ; la plume est simple, sobre, précise, claire, très claire (aucune ambiguïté ni incertitude) ; les personnages, dessinés au moyen de quelques traits, semblent des échantillons de milieux clairement indignés contre les injustices dont ils font les frais – ici : la conscription, l'exploitation socioéconomique et la répression des révoltes. Pas de motivations compliquées ni de connexions complexes agissant dans la zone de minuit de l'implication des frères Leblanc. En dépit de leurs différences — l'un est plus doué pour les choses de l'esprit —, ces jeunes hommes nés à Québec au tournant du siècle dernier ne sont pas des caricatures, mais ils n'en sont pas moins conformes à certains stéréotypes : bons fils de famille, pleins de fierté et d'ardeur, prêts à travailler fort, à se battre avec les poings, aspirant à se marier et à fonder une famille avec des femmes à la fois solides et douces. Ils semblent déjà prêts à être jetés dans l'aventure.

Dès les premières pages, les voilà au cœur des émeutes de 1918 contre la conscription. La peur d'être arrêtés les pousse bientôt à trouver refuge à Lowell, ville qu'ils quitteront bientôt en raison de déboires amoureux. Guidés vers le travail dans les mines de Virginie-Occidentale, ils se retrouvent en 1921 au milieu de l'insurrection du mont Blair. Adrien et Charles Leblanc, version gémellaire et engagée de Lorenzo Surprenant (*Maria Chapdelaine*), sont certes des êtres d'action. Mais l'action semble plus venir à eux qu'eux vont à elle : on cogne à la porte, l'émeute est là ; ils descendent en gare de Williamson, une grève historique les attend ; on leur donne un fusil pour prendre part aux confrontations avec la milice privée, les voilà aussitôt au cœur d'une des plus importantes insurrections armées des États-Unis.

Tout se passe comme si le véritable sujet de cette histoire, au fond, c'était l'Histoire elle-même. Synonyme d'adrénaline et d'aventures, l'Histoire ici est plus une occasion à saisir que ce qu'elle est souvent pour bien des militant·e·s comme Claude Vaillancourt : cet immense vaisseau aveugle dont on espère faire dévier le cours à force de persévérance et d'efforts combinés. Mais l'occasion à saisir semble surtout celle du romancier intéressé à raconter, avec le style quasi journalistique qu'on lui connaît, les événements d'un point de vue impliqué. On peut lui savoir gré de le faire. Je me suis laissé·e gagner par ce *page turner* et son parti pris de l'aventure.

Il m'a toutefois fallu tenter de faire abstraction — mais est-ce souhaitable ? — de la dimension androcentrée de la narration de cette insoumission au masculin, conforme en ce sens au biais hétéropatriarcal de la gauche traditionnelle — et pas seulement celle d'il y a un siècle — centrée sur les hommes comme acteurs principaux de l'action sociale et comme sujet de l'Histoire, soutenus par le travail reproductif secondarisé des épouses, des mères, des soignantes, des éducatrices. L'histoire n'a pas fini de nous faire tourner des pages.

Eve Martin Jalbert